

## SOMMAIRE

# La loge de M<sup>me</sup> de Sévigné

on commence et l'on finit par là.  
Depuis, on a fait le portrait.  
Mme de Sévigné, en le voyant en elle,  
fut curieuse. M. Jules Lemaître l'a  
même qualifiée de snobinette, parce que  
Louis XIV l'impressionnait. C'est elle  
qu'il faut regarder pendant qu'elle ra-  
conte. Outre qu'elle avait le visage le  
plus gracieux du monde, comme elle  
sente bien en elle les qualités de la Fran-  
cise sans l'outrance, la frénésie ou la  
prédication dont se parent si volontier  
ses sœurs d'aujourd'hui ! Que lui mar-  
que-t-il, de ce que nous aimons ? Certes  
pas ce sens profond de la nature dont on  
a abusé jusqu'au poncif, et qu'on a tant  
reproché au dix-septième siècle de ne  
pas posséder. Sans doute elle ne pous-  
se pas des cris chaque fois qu'elle voit la  
campagne, et même elle ne pense pas  
à découvrir la terre parce qu'un nouveau  
paysage vient à l'apparaître. Sans doute  
elle ne se révolte pas contre le sauvage et vi-  
lente l'attire peu, et c'est là un appoi-  
nt qui lui faut reconnaître nouveau. Mais  
la pénétration en elle de la vie des choses,  
le plaisir de l'air doux qu'on respire,  
mêlé à l'harmonie des coteaux, à la no-  
blesse des arbres, à l'ordonnance aimab-  
le des jardins, et même à la grâce rustique  
des potagers, voilà ce qui lui rafraîchit  
l'âme lorsqu'elle s'en va de la Cour  
pour s'installer à Livry ou aux Ro-  
chers. Il n'est pas jusqu'à la volup-  
té de la mélancolie qu'elle ne savou-  
re comme une moderne, ou, mieux,  
comme Racine ou La Fontaine. Pour  
part, je dois m'arrêter, quand je lis dans  
sa correspondance des passages tels que  
celui-ci où elle peint son séjour à Livry  
pendant la semaine sainte : « J'ai trou-  
vé de la douceur dans la tristesse que

LA VIE DE PARIS

# Isadora Duncan

# Isadora Duncan

Très loin d'Athènes, dans le fin fond de l'Amérique, naquit un jour une petite fille qui, plus tard, devait incarner et être la grâce et l'essence de la Grèce antique. C'est une étrange et belle histoire. Cette petite fille grandit, harmonieuse et fine, sans rien connaître, longtemps, de ses sœurs aînées, Iphigénie, Hélène de Troie, Alceste et Antigone. E puis, le hasard, qui à quelquefois de jolies attentions, mit devant ses yeux des images ou étaient représentées les peintures des vases grecs : sacrifices, processions, combats de dieux et d'hommes, et des danses, les unes tranquilles, les autres folles, toutes bien ordonnées et soumises à une noblesse. La petite fille américaine adora ces images ; rien ne lui avait tant plu ; et elle fut, à les regarder, l'especte d'allégresse enchantée que donne le retour à la patrie, du vrai pays. Son âme et svelte, elle essaya d'imiter — et elle imita parfaitement — les attitudes qu'elle avait vues aux prêtresses, aux déesses et aux jeunes filles des vases peints. Bientôt prenant comme des repères ces attitudes qui certifiaient les images, elle inventa les transitions ; et, bref, elle reconstitua les gestes, les mouvements, l'itinéraire et le sentiment véritable des danses de la Grèce antique.

Ainsi, par les soins enfantins et la ferveur miraculeuse de miss Isadora Duncan, l'âme de Nausicaa, qui semblait abolie, renaissait et fleurissait, soudainement, à l'extrémité de la lointaine Amérique.

Quand elle fut, toute seule et comme par divination, trouvée la vraie manière de danser ; et de rendre par la danse ses idées, son émoi

Rémi.

# Échos

## La Température

## Les Courses

# A Travers Paris

La santé de M. Jules Lemaître.  
L'amélioration continue; et elle fait même de tels progrès que le docteur Vivier a permis hier à son malade de se

Il a été salué à la gare d'Orsay par de nombreuses notabilités coloniales, parmi lesquelles MM. le général Lasserre, directeur des services militaires des colonies; Duchesne et Montané-Capdebosc, sous-directeurs du ministère; Lucien Hubert, député; Roume, ancien gouverneur général, etc.

*A Monsieur Stéphen Liégeard*

Statistique parisienne.

## Statistique parisienne.

C'est une opinion répandue dans le peuple que vendre à boire et à manger sont de bons métiers. Pas toujours si bons que cela... Sur 1.441 faillites, il y en a 436 (plus du tiers) qui atteignent les industries et le commerce des boissons et de l'alimentation ! Et il faut ajouter à cela 100 faillites de restaurateurs, hôteliers et logeurs.

Le vêtement, la métallurgie, le terrassement ont été assez éprouvés l'année dernière; mais, hélas! il n'est guère de profession qui ne l'ait elle-même été peu ou prou: par exemple les pianos, les

« L'Anglaise dans le roman et la réalité ». Tel est le sujet que traitera l'Hon. Mrs Anstruther dans la prochaine conférence anglaise organisée par l'école Berlitz jeudi prochain, à trois heures et demie, boulevard des Italiens. Nulle n'était mieux qualifiée pour aborder ce sujet. Par sa haute position sociale et littéraire et l'intérêt qu'elle porte aux œuvres féminines, Mrs Anstruther était toute désignée pour parler de ses compatriotes. Elle aura la bonne fortune d'être présentée au public parisien par Mme Daniel Lesueur, qui a accepté de présider cette conférence.

La réputation des bijoux Têcla n'est plus à faire, car ils sont portés par les femmes les plus raffinées et les plus élégantes.

## Hors Paris

Aurons-nous toujours les plus généreuses initiatives pour que ce soit l'étranger qui ait le mérite de l'exécution?

## Nouvelles à la Main

— En revanche, voilà une nouvelle  
carrière qui s'ouvre.  
— Laquelle ?  
— Celle de voyageur sur les lignes de  
l'Etat. Ça nourrit son homme.

La lettre du chauffeur :  
« Mes chers parents, je viens de trou-

— Il faut excuser sa fuite. Le nom qu'il porte ne lui permettait pas de rester en France sans contrarier le gouvernement.

POUR LES VICTIMES D'ITALIE

## Notre Souscription

Total...	3.177 80
Listes précédentes....	96.235 40
Total général....	99.413 20

Edmond Rostand  
A PARIS

Hier après-midi il se rendit avec Mme Rostand à la Porte-Saint-Martin où il s'occupa des décors, des costumes et de la répétition du premier acte de *Chantecler*. Là, des photographes l'attendaient.

encore. Le magnésium fulgura au moment où son aulo s'arrêtait à la porte du théâtre ; dès qu'il fut entré son chauffeur fut interviewé par les représentants de journaux spéciaux. Qu'à bien pu dire le chauffeur sur *Chantecler* et sur les répétitions futures et sur les décors à venir et sur l'interprétation, et sur la mise en scène, et sur le succès de la pièce?... »

J'attendais Edmond Rostand dans son petit salon de l'hôtel Meurice, et je causais avec quelques-uns des amis de ce homme délicieux et simple, qui aimait par-dessus tout sa tranquillité, le calme de l'étude, le travail dans le silence et l'atmosphère apaisante de la famille. Et nous disions :

— Comment, devant un tel débordement de publicité tapageuse, le public croirait-il que Rostand ne l'a pas cherchée, demandée, quêtée? On aura beau dire au public que s'il aimait le fracas d'

la réclame il ne serait pas allé, depuis huit ans, s'abriter au bout de la France, dans un site heureux et solitaire, loin de toutes les tentations et de toutes les occasions de faire parler de lui. Devant toute les insinuations sur sa prétendue neurasthénie, sur sa fatigue cérébrale, sur

rassemblement sur sa fatigue cérébrale, sur son impuissance à terminer l'œuvre annoncée, il s'est tu. Il aurait pu répondre que, depuis trois ans, son drame est terminé, et que s'il ne le livrait pas au théâtre on devait plutôt le plaindre de malchances successives qui l'en empê-

chaient. Et, en effet, il voulait être à Paris pour surveiller la mise en œuvre de *Chantecler*. Il se rendait compte de l'importance de la partie qu'il allait jouer après huit ans de silence. Or, après sa pleurésie il souffrit longtemps d'un mal qui devait amener l'opération d'

l'appendicite. L'opération faite, il se ressentit jusqu'au mois de mai dernier de suites douloureuses. Et quand, enfin, il y a trois semaines, il se décida à venir à Paris, l'influenza le tint couché du nouveau. Une toux légère reparut, et il fallut prendre mille précautions pour éviter une nouvelle rechute.

Pendant ce temps, au lieu de plaindre le poète, qui voyait ainsi d'année en année, de mois en mois, la représentation







## LA CHAMBRE

Lundi, 25 janvier.

## LE COMPLÉMENTAIRE

Encore un député qui meurt, M. Pierre Poisson, représentant d'Uzès. C'était un professeur de philosophie. Il a dû quelqes fois en avoir besoin dans cette Chambre. M. Brisson lui a dédié un de ces éloges funèbres où il excelle à mettre de la précision et de la mesure. Combien l'impôt sur le revenu en aura-t-il enterpris ?

Ce devoir accompli, M. Jules Roche prend la parole sur le complémentaire, et il pose une première question : Sur quelle matière va-t-il porter ? On n'a parlé jusqu'ici que de l'impôt d'Etat ; et les impôts locaux ? Ce point est capital, car les centimes additionnels pèsent plus lourdement que le principal sur le contribuable écrasé.

Les calculs très minutieux de l'orateur l'amènent à affirmer que, sur 87 départements, il n'y en a que 20 où le chiffre des centimes additionnels soit inférieur au principal de l'Etat, et la progression augmente toujours. Certes, les travaux faits sur place par les Conseils municipaux contribuent à cet accroissement, mais dans une proportion beaucoup moindre que les lois générales votées par les Chambres.

M. Jules Roche. — Par conséquent, alors que par nos lois nous intervenons dans la gestion des finances locales pour augmenter les charges des contribuables locaux, nous serions impardonnables de nous désintéresser des conséquences qu'aura la réforme que nous discutons sur les impôts communaux et départementaux. (Très bien ! très bien !)

Dans la plupart des communes, on peut dire dans près de la moitié des 36.000 communes de France, presque tout le budget communal est constitué par les centimes additionnels.

Pour l'ensemble des 17 communes de mon canton, les centimes représentent 80 ou 90/0 des ressources locales.

Si vous ne recherchez pas les conséquences de ce vote que vous allez émettre sur ces budgets communaux, si vous fermez volontairement les yeux, en refusant de regarder, en avançant dans les ténèbres, vous manquez au plus essentiel de vos devoirs. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

Vous nous dites comment vous entendez remplacer les 495 millions de la propriété bâtie en principal, mais vous ne nous dites pas comment vous voulez remplacer les 402 millions que la propriété bâtie paye pour les centimes additionnels.

Vous nous dites comment vous remplacerez les 408 millions de la propriété non bâtie en principal et vous vous taisez sur le remplacement des 456 millions que produit le même impôt en centimes ?

Quelle est donc cette logique ? (Applaudissements sur les mêmes bancs.)

Quand la loi sera appliquée, quel sera le sort des budgets communaux et départementaux ?

Comment sera réglée nettement la question des emprunts s'élevant à 4 milliards 600 à 700 millions et qui sont gagés sur un certain nombre de centimes extraordinaires ? Le principal, qui soutient ces centimes, disparaît ; l'arbre qui supporte ces branches est abattu ; que deviennent les branches ?

Quelle conclusion en tirer, sinon qu'il faut rechercher d'abord les répercussions de l'impôt actuellement discuté sur les budgets locaux. « Autrement, on entreprend une œuvre qui n'est pas digne du législateur ».

M. Jules Roche. — Le contribuable qui vous jugera pourra admettre que vous avez résolu le problème posé par la réforme, en ce qui touche le principal ; il pourra vous dire qu'en ce qui concerne le franc d'impôt principal vous avez mis plus de justice dans la loi, mais il vous dira tout aussitôt qu'en ce qui concerne les 4, 6 ou 8 fr. des centimes additionnels l'iniquité subsiste ou s'accroît. (Très bien ! très bien ! au centre.)

Mais vous êtes, comme moi, convaincus qu'il faut parler. Un an après mon intervention de juillet 1907, est un membre de la majorité, M. Mulac, qui est venu confirmer mes observations et insister pour que cette discussion ne se poursuive pas dans les ténèbres.

Et alors il a déposé un projet de résolution ainsi conçu :

« La Chambre invite le gouvernement à lui présenter, dès l'ouverture de la prochaine session, des dispositions réglant la question des centimes départementaux et communaux, dispositions qui seront insérées dans le projet créant un impôt général sur le revenu. »

L'urgence fut votée, la discussion immédiate ordonnée et le projet adopté.

La session s'est ouverte en octobre et le projet n'a pas été déposé. Il ne l'a pas été davantage au commencement de la session de 1908 qui vient de commencer. Nous sommes donc plus que jamais dans l'incertitude. Cette incertitude est révélatrice : elle signifie que ni le ministre des finances ni la commission ne savent comment sortir de la difficulté.

Je ne puis admettre que la Chambre, qui en 1908 a voulu connaître la vérité et a donné des ordres, se résigne aujourd'hui à fermer les yeux et renonce à ces ordres, et c'est pourquoi je demande à M. le président de mettre aux voix ma proposition, qui consiste à ajourner le débat jusqu'à jour où M. le ministre des finances nous aura apporté le projet de loi qu'il a promis. (Applaudissements au centre et à droite. Exclamations sur divers bancs à gauche.)

C'est le bon sens même ; malheureusement, nous savons de reste que le bon sens n'a rien à faire ici. Le génie fiscal de M. Caillaux y suppléera. Il y va comme un fétard dans un restaurant de nuit, sans se rendre compte exactement de la carte à payer, avec cette différence toutefois que ce n'est pas lui qui la paiera.

Voici maintenant M. Siegfried, député du Havre, et parlant de l'impôt sur le revenu, qui ne veut pas non plus du complémentaire : « Si la Chambre vote le projet actuel, tel qu'il est présenté — soyez tranquille, M. Siegfried, elle le votera ! — elle arrivera à des taux d'impôt sur le revenu, variant entre 13 et 22/0, suivant les catégories ». Pourquoi le ministre ne dépose-t-il pas son projet ? Il y a là, maintenant, une très menaçante cachottière fiscale. M. Caillaux pratique les sciences occultes.

Sa magie chassera du pays les capitaux immobiliers. Notre industrie en souffrira et les salaires diminueront. Qui sait même si ces capitaux n'iront pas fortifier des industries étrangères, concurrentes des nôtres ? M. Siegfried le craint et il a bien raison de le craindre. Il s'associe à la motion de M. Jules Roche.

Au contraire, M. Théodore Reinach accepte et défend l'impôt complémentaire, mais sans condition. Il estime qu'il tombera, en chemin, beaucoup d'épis de la gerbe cédulaire, et que l'impôt complémentaire, « impôt glorieux », sera un bon panier pour les recueillir. Toutefois, il

entend qu'on détermine « l'étendue de la catégorie des contribuables qu'il atteindra, le mode d'assiette de l'impôt, son taux et sa progression, les diminutions qu'il comporte et les déductions pour charges de famille. »

Pour ces diverses raisons, qui sont très fortes, M. Théodore Reinach présente un contre-projet. Suivant lui, la justice fiscale ne peut être réalisée que par un impôt complémentaire général à tarifs gradués. « Il faut qu'il soit manié avec légèreté et discrétion. »

Oserai-je lui prédire qu'il ne sera ni général, ni léger, ni discret ?

Mais je retiens une parole autour de laquelle on va énergiquement se battre : « L'échelle de la progression devra être fixée *in variable*, et le minimum d'exemption réduit à 1.250 francs. »

On ne peut admettre la limitation proposée par le projet qui met l'impôt à la charge d'une infime minorité.

La Chambre n'a pu s'empêcher d'applaudir ; mais que restera-t-il demain de ces bravos ?

M. Théodore Reinach repousse également la déclaration globale, à laquelle il trouve un caractère d'inquisition antipathique à nos mœurs, et il rappelle fort à propos que M. Caillaux lui-même l'a condamnée... Mais c'était sous le ministère Waldeck !

Une suspension de séance a coupé en deux parties l'exposé de M. Théodore Reinach, sans en détruire la solide unité. L'orateur a examiné, à la reprise, la grosse question de l'impôt et, là encore, il a dit des choses neuves qui ont fortement impressionné son auditoire ; j'ai bien cru y démêler que le complémentaire doit être fixé sur les signes extérieurs et que le système qu'on adoptera n'aura chance de s'acclimater qu'autant qu'il s'éloignera de l'impôt personnel.

« Il est d'une bonne méthode, d'une bonne politique, de limiter l'enquête sur la situation du contribuable. »

Cette enquête, depuis un an M. Théodore Reinach la poursuit avec une sincérité plus que ministérielle, et il est convaincu que son projet ne rencontrera que de insignifiantes résistances. Il s'inspire des principes et des idées de la Révolution. « Les classes aisées ne demandent, elles aussi, qu'à payer leur part, toute leur part de l'impôt, mais elles ne veulent ni arbitraire, ni inquisition. »

Et l'orateur conclut ainsi : « J'ai fait œuvre de justice et de paix sociale ; en un mot, j'ai fait mon devoir ; j'espère que la Chambre fera le sien ! »

Pour ma part, j'en doute, mais M. Théodore Reinach n'en a pas moins livré à nos réflexions un des plus remarquables discours qui aient été prononcés dans ce long débat.

M. Caillaux l'en punira en le traitant de réactionnaire.

Pas-Perdus.

## Autour de la politique

## Les chemins de fer de l'Etat

Le ministre des travaux publics a saisi hier la Chambre d'une demande de crédits supplémentaires pour les chemins de fer de l'Etat, s'élevant à 3.420.000 francs.

Cet excédent de dépenses est dû surtout, dit l'exposé des motifs, à la progression considérable du chiffre des indemnités pour pertes, avaries et retards, à l'élévation du prix du combustible, et au point important des indemnités pour pertes, avaries et retards, l'administration des chemins de fer de l'Etat demande un crédit supplémentaire de 800.000 francs. Alors, en effet, que les indemnités payées en 1905 avaient été de 434.475 francs et en 1906 de 650.840 francs, elles ont atteint en 1907 1.113.689 francs ; et, en 1908, le chiffre est encore plus élevé : 1.350.000 francs, alors qu'il n'était que prévu de ce chef au budget de 550.000 francs.

Quant aux indemnités pour accidents, elles exigent, légalement, un crédit supplémentaire de 110.000 francs.

Et la Chambre a voté le rachat de l'Ouest ! L'administration de l'Etat nous réserve vraiment d'étranges surprises.

## Les élections partielles

On sait qu'il y a vingt-quatre sièges vacants à la Chambre, par suite de l'élection d'un égal nombre de députés au Sénat. Ces vingt-quatre sièges seront répartis à peu près également en trois séries, et les élections seront très probablement fixées aux 21 février, 7 et 21 mars.

Les ballottages de la 1<sup>re</sup> série, s'il s'en produit, coïncideront avec les élections de la 2<sup>e</sup> série, et les ballottages de la 3<sup>e</sup> série avec les élections de la 1<sup>re</sup> série, de façon à ce que tous les dimanches de cette période ne soient pas consacrés à des élections.

Nous rappelons que les élections intéressent les départements suivants : Ain, Bouches-du-Rhône, Corse, Pas-de-Calais, Puy-de-Dôme (2 sièges), Rhône, Saône (Haute-), Savoie, Savoie (Haute-), Seine (2 sièges), Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Somme (2 sièges), Tarn, Var, Vienne (Haute-), Vosges (2 sièges), Yonne (2 sièges).

A. A.

## Le Tremblement de terre

## LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

M. le marquis de Vogüé avait convoqué hier après midi, au siège du Conseil central de la Croix-Rouge française, rue Malignon, en vue d'une entente sur les mesures à prendre et de la continuité de l'action commune, les représentants des trois sociétés de l'œuvre.

Assistaient à cette réunion, tenue à trois heures sous sa présidence : MM. le vicomte Emmanuel d'Harcourt, le vicomte de Nantois, le comte Louis de Vogüé et le commandant Hussenot de Senonges, pour la Société de secours aux blessés ; Mme Pérouse et le docteur Bouloumié, pour l'Union des Femmes de France ; Mme l'amirale Jaurès, Mme la comtesse de Lunzi et le colonel Meaux-Saint-Marc pour l'Association des Dames françaises.

Après une allocution du marquis de Vogüé, qui s'est félicité, au nom de la Croix-Rouge française, de la parfaite union constatée, pendant la dernière campagne, entre les équipes des trois Sociétés, chacun de ceux des assistants qui venaient de rentrer d'Italie a présenté un rapport verbal des observations qu'il avait pu faire au cours de la mission.

Puis, pour assurer désormais l'action de la Croix-Rouge au bénéfice des sinistrés qui peuvent encore avoir besoin de ses secours, un sous-comité d'exécution a été institué, sous-comité composé de M. le vicomte de Nantois, représentant de la

Société de secours, de Mme la comtesse Lunzi, représentant l'Association des Dames françaises, et du docteur Bouloumié, représentant l'Union des Femmes de France, qui ont fait toute la campagne comme chefs d'équipe et dont le concours éclairé sera précieux.

Le vicomte de Nantois et le docteur Bouloumié, qui ont parcouru la Sicile et la Calabre, où il y a déclaré les encore beaucoup à faire, resteront d'ailleurs en communication constante avec diverses hautes personnalités de ces provinces — préfets, évêques, magistrats, généraux, etc. — qui ont accepté avec reconnaissance de les renseigner sur les besoins futurs des sinistrés. Le sous-comité fera les envois conformément aux demandes qui lui seront adressées, envois d'argent ou envois de dons en nature, après entente avec les trois Sociétés pour éviter tout double emploi en ce qui concerne le matériel. Ces envois se feront par deux ou trois wagons dirigés, non plus sur Naples, mais sur une destination précise indiquée par les demandes.

La question des orphelins, présentée par le colonel Meaux-Saint-Marc, a vivement intéressé les assistants. Des orphelinats ont été déjà improvisés en Italie, mais il y aura lieu de venir en aide à leur organisation, et chaque Société de la Croix-Rouge fera dans ce sens ce que ses ressources lui permettront. L'Association des Dames françaises compte, pour sa part, réserver aux orphelins certaines sommes qu'elle a reçues de ses Comités de province.

En tout cas, rien ne sera fait qu'avec l'approbation du vicomte de Nantois, du docteur Bouloumié et de la comtesse Lunzi, c'est-à-dire du sous-comité représentant l'Union des trois Sociétés de la Croix-Rouge française.

Notons à ce propos, d'après les renseignements qui nous ont été fournis hier chez les Femmes de France et les Dames françaises, que les sommes destinées aux sinistrés italiens et actuellement disponibles dans ces deux Sociétés dépassent 30.000 francs. La Société de secours ne connaît naturellement qu'après l'établissement du bilan général son reliquat.

Un télégramme de Naples, auquel a répondu aussitôt le colonel Meaux-Saint-Marc, est arrivé hier au siège de l'Association des Dames françaises. Il est ainsi conçu :

Nous vous adressons l'expression de notre plus haute reconnaissance et de notre admiration pour l'œuvre très utile, valeureuse, fraternelle des Dames de l'Association qui ont secouru les blessés des régions dévastées, recueillis dans notre hôpital de la Paix.

Le conseil général des hôpitaux réunit : DERNET, président ; MINOZZI, Russo, CAMARRO, MASSI, GARGIULO, ROMANELLO, conseillers.

Ce matin rentrent à Paris Mlles Jane Lefèvre, Fallourd, Gueydan, Schloßing, Mme Chauvin, Mlles Billamboz et Flourens, dames infirmières de l'Union des femmes de France.

On sait qu'une légère secousse de tremblement de terre avait eu lieu à Florence il y a une dizaine de jours. Le maire, M. Sangiorgi nous écrit à ce sujet :

Florence, 25 janvier. Tous les bruits qui ont couru sur le tremblement de terre à Florence sont plus ou moins inexacts et exagérés. Le tremblement de terre n'avait aucune importance pour la ville et la saison se passe normalement comme toutes les autres années. Il ne faut pas que les étrangers se laissent influencer par des récits excessifs.

SANGIORGI, maire de Florence.

L'assaut d'armes franco-italien que la Fédération nationale des Sociétés d'escrime et des salles d'armes, a donné hier soir au bénéfice des sinistrés de Sicile et de Calabre, a eu lieu au théâtre Marigny devant une salle comble.

Nous en donnerons demain les détails. Disons dès à présent que le succès a pleinement répondu aux efforts des organisateurs, et que la belle manifestation dont ils ont pris l'initiative, aura été aussi utile dans ses résultats qu'intéressante dans son programme.

## LA GRANDE SEMAINE D'HIVER

## DANS LA NEIGE

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Grenoble, 25 janvier.

L'idée de cette excursion est admirable, elle est pour tous une révélation. Ce que nous faisons, personne ne l'avait encore fait, et ce que nous faisons nous paraît si naturel, nous goûtons à le faire des joies si vraies, si pures, un tel plaisir physique, c'est pour nous une révélation, elle est pour tous une révélation. Ce que nous faisons, personne ne l'avait encore fait, et ce que nous faisons nous paraît si naturel, nous goûtons à le faire des joies si vraies, si pures, un tel plaisir physique, c'est pour nous une révélation, elle est pour tous une révélation.

Pour le comprendre, cet étonnement, il nous faut faire un effort et penser qu'en effet le tourisme n'est, en vertu d'une étrange routine, que sport d'été, quelle erreur ! Oh ! il ne s'agit pas de comparaison, ni de prouver un tourisme au détriment d'un autre ; ce qu'il importe, c'est de convaincre tous ceux qui aiment à courir de site en site, tous ceux qui hantent le sous-bois de notre terre la plus de ses merveilles, tous ceux qui vivent des journées d'émotions au spectacle sublime des immenses panoramas des plaines alanguies ou des montagnes altières et que ravissent aussi les coins délicieusement perdus ou les défilés d'une beauté farouche, qu'ils peuvent, qu'ils doivent satisfaire leur passion, l'hiver comme l'été ; qu'à se conduire ainsi ils multiplieront leurs plaisirs et leurs sensations. La preuve est faite. Voici deux journées que nous passons dans la neige, parmi des paysages magnifiques, de cette beauté spéciale et grandiose que leur donne le blanc, le pur, l'éclatant manteau des neiges accumulées, deux journées admirables de grand air, et ce que nous avons éprouvé est tellement autre chose que tout ce que nous sommes accoutumés de goûter, et si riche aussi de vraies grandes joies artistiques, qu'il nous paraît désormais désolant et criminel que qui peut se procurer ces sains plaisirs et ces nobles émotions ne sache point se les offrir.

Le tourisme hivernal est une chose ex-

(1) Voir le Figaro d'hier.

quisé : « Nous vous en convaincront », m'avaient dit le docteur Léon Petit et M. Auscher, qui ont revêtu cette initiative, et nous en sommes convaincus. Notre initiation est faite ; elle ne fut pas longue à réaliser et elle est complète, absolue. Je n'ai pas à vous dire l'incomparable splendeur faite d'innombrables beautés, si pures, si naturelles, si peu apprêtées de notre Dauphiné. La plupart d'entre nous les connaissions, mais ne les connaissions que dans la fraîcheur du printemps, dans l'idéal de l'été, ou dans la gravité dorée ou rougeoiante de l'automne. Mais nul ne les avait vues comme nous venons de les voir, dans leur virginité et glaciale solennité. C'est adorable.

Le premier coup nous fut porté dimanche, en une excursion qui nous conduisit à quelque quarante kilomètres de Grenoble, au Monestier-de-Clermont, où nous descendîmes un train qui court, hâletant, au flanc des montagnes, au-dessus des vallées et par-dessus les précipices. Le Monestier-de-Clermont est un site en voie de devenir fameux ; il est situé de la plus ravissante façon à la jonction de deux vallées aux marches imenses, au milieu d'un cirque imposant de montagnes superbes et désordonnées, merveilleusement campées, drapées de forêts sur leurs pentes et hérissées de rochers en leurs abrupts sommets.

Le Monestier lui-même est un bijou de village que son maire, M. Vallier, a, en deux ans de clairvoyante activité, remarquablement transformé et embell ; de jolis chalets ont surgi, des promenades ont été préparées, des sentiers sillonnent la montagne, mènent au point élevé d'où l'œil trouble se grise de l'immensité sublime, et il ne resterait plus qu'à dresser ici et là, hors du village, quelques vastes hôtels, de ces hôtels modernes de bon style et de bon confort, pour que le Monestier rivalisât avec les plus connues des stations estivales de notre magnifique voisine : la Suisse.

Le second coup, en définitif, nous a été porté aujourd'hui par une excursion fantastique de beauté, de pittoresque et de charme, de Grenoble à la Grande-Chartreuse, de la Grande-Chartreuse au col du Sappey, avec retour à Grenoble. Je vous la conterai demain.

Frantz-Reichel.

## UNE BONNE ŒUVRE

A l'approche du tirage irrévocablement fixé au 15 février, les billets de la grande loterie de l'œuvre de la Maison de Retraite des artistes s'envolent avec rapidité. On ne fait jamais, du reste, en France, appel au bon cœur du public sans le voir répondre immédiatement. Il a compris à quelle touchante idée répondait l'initiative de Dranem, assurant aux artistes déshérités le pain des vieux jours. Non seulement de riches personnalités souscrivent journellement à 200 ou 300 billets, mais il n'est pas rare de recevoir des demandes collectives de modestes employés ou ouvriers se cotisant pour acheter un billet d'un franc ! Cette œuvre philanthropique offre du reste l'occasion de gagner un des trois gros lots de 250.000, 400.000 et 500.000 francs. Se hâter de souscrire au siège de l'œuvre, 510, boulevard Sébastopol, Paris.

## LES REVUES

La Grande Revue (sommaire du numéro du 15 janvier) : Charles Humbert, sénateur, « le Musée obligatoire » ; Victor Marguerite, « le Talion (troisième partie) » ; A.-E. Gauthier, « Rhone » (fin) ; Georges Lecomte, président de la Société des Gens de lettres, « Heures de Berlin » ; I. Gabriel Trarieux, « La Dette, pièce en trois actes » ; professeur X..., « Le Concours d'agrégation de médecine » ; Raymond Perraud, « Naples industrielle » ; A. travers la quinzaine : Yves Scantrel, « Clarités de Messine » ; Henry Baquier, « Les Hommes et la Terre » ; H. Moin, « Michel et conspué en l'honneur de Jeanne d'Arc » ; J. Ernest-Charles, « La Vie littéraire » ; Louis Laloy, « La Musique » ; Pierre Hepp, « Les Expositions » ; Pierre Baudin, ancien ministre, « la Politique ».

## LA JOURNÉE

Le Parlement : Au Sénat, discussion du projet relatif au bien de famille insaisissable. — A la Chambre, suite de l'impôt sur le revenu.

Observés : M. Charles Durand, administrateur de la Compagnie du gaz et des eaux de Tunis (Trinité, dix heures).

## Informations

Nomination. — M. Pérot, docteur ès sciences, est nommé professeur de physique à l'Ecole polytechnique.

Exposition. — L'exposition de peinture, pastels, émaux et aquarelles de Mme Delphine Arnould de Cool et de M. Gabriel de Cool, sera ouverte dans leurs ateliers de l'avenue Duquesne, du 31 janvier au 3 février inclus.

Vichy portatif. — En voyage ou en excursion, se munir d'un flacon de Comprimés Vichy-Etat, si précieux pour faire soi-même instantanément l'eau alcaline gazeuse.

## Gazette des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LA SEINE (10<sup>e</sup> Chambre) : L'affaire Lemoine.

Ce n'est vraisemblablement pas sans quelque curiosité pleine d'ironie que, du fond de sa retraite, sinon diamantée, tout au moins dorée, Henri-Léon-Guido Lemoine lira aujourd'hui le compte rendu de son procès devant la 10<sup>e</sup> correctionnelle, présidée par M. Fournel.

L'absence du prévenu a, on le pense bien, enlevé à l'affaire tout son côté pittoresque. Faut-il rappeler qu'aux termes du réquisitoire fort intéressant de M. le substitut Regnault, Lemoine a été arrêté en décembre 1904, sur les plaintes : 1<sup>o</sup> de M. Julius Werther, l'un des gouverneurs à vie de la Société des mines de diamants du Transvaal et de la De Bers ; 2<sup>o</sup> de M. Feldenheimer, négociant en diamants à Londres ?

En se prétendant inventeur d'un procédé qui permettait de fabriquer un produit ayant tous les caractères du diamant, Lemoine escroqua 1.575.000 francs à M. Werther et 96.488 francs à M. Feldenheimer. Soit un total de 1 million 671.488 francs.

Après audition de MM. Julius Werther, négociant ; William Feldenheimer, négociant en diamants ; Paul de Tempier, joaillier ; Maurice Kœchlin, ingénieur ; Frédéric Heng, intéressé à la maison Bourdier ; Emmanuel de Haan, diamantaire ; Jacques Woel, négociant en diamants ; Bordes, directeur du laboratoire du ministère des finances, et Blanc, expert comptable, M<sup>re</sup> Barboux, avocat de M. Julius Werther, prend la parole :

L'absence de M. Lemoine, dit l'éminent avocat, enlève à ce procès sinon beaucoup d'intérêt, du moins beaucoup de piquant. Je me contenterai de présenter des observations très courtes en ayant la crainte qu'elles ne vous paraissent trop longues, car, s'il est des procès criminels, où l'instruction, à mesure qu'elle progresse ou du moins quelle se prolonge, laisse l'obscurité s'accroître, il en est d'autres où l'impression est très nette. Dès le début, M. Lemoine trouva le moyen de frapper l'imagination. Nous avons, en effet, l'habitude de croire les choses d'autant plus facilement quelles sont plus incroyables, et il était de l'intérêt et même du devoir de M. Werther de contrôler les affirmations de M. Lemoine.

Afin de montrer combien est grand l'intérêt dont il parle, M<sup>re</sup> Barboux cite quelques chiffres :

M. Werther, dit-il, est l'un des gouverneurs à vie de la De Bers et de la Société Werther et Beits pour les recherches de l'or. En 1908, sur 59 Compagnies qui se livrent à la recherche de l'or au Transvaal, 26 sont sous la direction de M. Werther. Ces 26 Compagnies ont distribué cent millions de dividendes, sur les 216 millions distribués au total par les 59 Compagnies. Sur 218.000 kil. d'or, ces 26 Sociétés en ont fourni 100.000 kilos. La situation de M. Werther n'est pas moins considérable dans l'industrie diamantifère. Or, il est certain que la découverte de M. Lemoine aurait pu, par déclanchement, produire dans la valeur des diamants, une catastrophe analogue à celle qui produisit, il y a cent ans, en Europe, l'inondation de l'or américain.

M<sup>re</sup> Barboux rappelle les découvertes scientifiques de Moissan et de Berthelot et déclare qu'en somme la prétention de Lemoine de faire du diamant n'est pas « si invraisemblable ».

Quel homme est Lemoine ? L'ancien bâtonnier du barreau parisien trace du prévenu « en fuite » ce portrait :

Donné de grands yeux noirs très expressifs, d'une très belle barbe, se tenant très bien, toujours très élégamment vêtu, Lemoine avait une élocution naturelle qui m'a rappelé quelquefois que j'ai rencontrés dans mon enfance. On voyait s'arrêter, à l'angle de quelque carrefour, un équipage harlé, dont les chevaux étaient couverts de sonnettes. Cet équipage était conduit par un homme toujours coiffé d'un casque et parlant fort bien. Comme Lemoine, il débitait des graphiques, mais des graphiques de plomb. C'était Mangin.

M<sup>re</sup> Barboux termine ainsi sa très remarquable plaidoirie :

Il faut nous résigner à ignorer quelque temps encore l'art de fabriquer les diamants. Est-ce un mal ? Laissez-moi croire que non. La nature nous paraîtrait moins divine et le culte que nous lui portons serait moins noble et moins fervent si elle laissait toutes les mains, même les plus impures, relever les plus qu'elle enveloppent et dérober, monter, livrer à tous les regards les secrets les plus mystérieux de sa beauté. Laissons-lui ces secrets : nous les connaîtrons peu à peu. Il y faudra du temps et j'ose espérer qu'il n'y faudra plus d'escroquerie.

Le Tribunal renvoie ensuite à huitaine pour plaidoirie de M<sup>re</sup> Doumer, au nom de M. Feldenheimer, et de M<sup>re</sup> de Saint-Auban pour la Chambre syndicale de la bijouterie, joaillerie et orfèvrerie de Paris, à raison de l'atteinte grave portée par les agissements de Lemoine aux intérêts commerciaux qu'elle représente. M. le substitut Regnault soutiendra ensuite très brièvement — si même il juge utile de le faire — la prévention.

Intérim.

COUR D'ASSISES DE LA SEINE : L'empoisonnement de Saint-Amand.

(De notre envoyé spécial)

Les procès d'empoisonnement ont le don de passionner les foules ; ils restent classiques dans les annales judiciaires, ils intéressent le médecin aliéniste, car la psychologie de l'empoisonnement est toujours curieuse. Le docteur Dupré, qui, récemment, a publié de si remarquables travaux sur la mentalité de la femme coupable d'empoisonnement, eût été pourtant singulièrement déçu par le procès de Jeanne Gilbert. Voilà une femme accusée d'avoir empoisonné quatre personnes, d'avoir tué son père, sa mère, ses beaux-parents, et ni le président des Assises, ni les témoins qui accusent, n'ont essayé, jusqu'ici, de dégager le mobile qui aurait été la cause d'un pareil forfait. Certes, il y a des charges contre Jeanne Gilbert ; nous les avons résumées hier. Les morts se succèdent dans sa famille avec une rapidité foudroyante, l'autopsie des cadavres révèle la présence d'une quantité considérable d'arsenic, les registres de M. Brouillot, droguiste à Saint-Amand, montrent que Jeanne Gilbert a fait des achats nombreux d'arsenic, « de quoi tuer plus de 2.000 personnes », disait le président Cormier, qui exagère un peu.

Mais la raison de ces crimes monstrueux, le mobile qui aurait déterminé cette paysanne de trente-deux ans à faire disparaître toute sa famille restent encore dans l'ombre. Ce n'est certes pas l'interrogatoire de l'accusée qui jettera un peu de lumière dans ces débats ; cet interrogatoire n'est qu'un long monologue du président, un exposé de l'affaire. Jeanne Gilbert ne l'interrompt pas, respectueuse des formes de la justice ; mais chaque fois qu'on lui pose une question précise, directe, elle répond avec netteté et énergie.

L'accusée a trente-deux ans ; elle en paraît davantage ; cette paysanne berrichonne ne rappelle en rien les héroïnes de George Sand. C'est une grande et robuste fermière aux sourcils noirs et épais, à la lèvre ornée ou plutôt séparée par une moustache sombre, aux regards durs, aux pommettes saillantes et rougeaudes, qui font contraste avec le teint bistre du visage. Toute en noir, vêtue d'un grand carreau de drap, un petit chapeau orné de crêpe posé sur le front avec une épingle piquée au hasard sans

élégance, lorsque Jeanne Gilbert est debout au banc des accusés, surélevée comme une estrade, les mains gantées de noir sur la barre d'appui, elle semble un oiseau de proie, un corbeau sur un perchoir.

La foule, qui la regarde, est hostile et bruyante ; le mot le plus simple, la réponse la plus nette, seront soulignés par des rumeurs ; la cour du vieux palais de justice, l'hôtel de Jacques Cour, est envahie. Cramponnés à la fenêtre, hissés le long des arceaux en ogive, les gamins essaient d'apercevoir l'accusée, et les cris, le grondement de cette foule parviennent jusque dans la petite salle de Cour d'assises. Plusieurs fois, la baionnette au canon, les soldats sont forcés de faire évacuer la Cour pour rappeler que la justice a besoin de calme.



lence, puis de vomissements; on ne s'inquiète pas pourant. Malgré les malaises de ses parents, le petit Palleau, âgé de vingt-sept mois, réclamait aussi du fromage et on lui en donna. Lui aussi vomit. « Il était blanc comme une feuille de papier, le cher mignon », disait son grand-père, les larmes aux yeux. Sa mère, tout en lui faisant du thé, vomissait et s'écriait : « Ça vous pousse, ça vous mène, il n'y a pas moyen de résister ». Mme Palleau mère, prise d'atroces coliques (elle devait mourir trois jours après), descend à la cave où il faisait si chaud; on fait du thé, de la tisane, et, chose curieuse qui dénote une mentalité particulière chez ces paysans, personne ne songe, cette nuit-là, à faire venir le médecin; on n'ira le chercher que le lendemain. Le fromage, même ce fromage au goût âcre et salé, ne semble pas suspect. « J'avais greffé des vignes toute la journée », disait Palleau aux jurés, et lorsque j'avais fait des greffes, c'était toujours comme ça, j'étais malade. »

Tout le monde souffrait, et on se contente de boire du thé : une indigestion sans doute, demain on sera guéri. Mais ces témoignages apportent une lourde charge contre l'accusée : Jeanne Gilbert a été vue dans la rue, le jour où l'on trouve le fromage. Elle est même venue chez les Palleau apporter un acte consacrant un partage de terrain, consenti entre les deux familles.

— Vous vous trompez, je suis venue la veille, s'écrie l'accusée qui sent bien le danger d'une telle déclaration.

Les souvenirs des témoins sont précis pourtant; le père Palleau, un robuste cultivateur qui, avec sa moustache noire, ses cheveux noirs coupés ras, ne paraît pas ses soixante-cinq ans, affirme que, ce matin-là, Jeanne Gilbert est venue chez lui; il est très ému, ce paysan en blouse bleue sombre, toute neuve, et, au milieu de ses larmes, se tournant vers les jurés :

— Ah ! si je savais parler, mais je ne peux pas ! Je ne peux pas parler !

Il a vu mourir sa femme; il a vu tous les siens se tordre dans d'atroces souffrances, et il a gardé la vision de cet effroyable spectacle, qu'il essaie en vain de chasser, passant d'un geste machinal sa main sur son front en murmurant : « C'était affreux. »

Malgré les décès suspects dans sa famille, on ne soupçonna pas, tout d'abord, Jeanne Gilbert, et il semble bien que, peu à peu, l'accusation a pris corps chez les voisins et surtout chez les voisins : la maladie des Palleau avait fait grand bruit et chacun voulait dire son mot. Mme Giraudon, la voisine des Palleau, la marchande de vin dont un des locataires, M. Pilliatre, trouva un soir sous un banc un petit sac contenant de l'arsenic, rendait assez fidèlement l'impression du quartier pendant la maladie de Mme Palleau; la première, elle suspecta le fromage, et Jeanne Gilbert : « Ce n'est pas possible, lui disait le père Palleau, elle n'a aucune raison de nous en vouloir. »

Mais Mme Giraudon revenait à la charge.

— Rappelez-vous la mort de sa mère et de sa belle-mère. Une supposition que ça serait une manie chez elle d'empoisonner les gens.

Mme Giraudon a le soupçon facile; elle nous conte qu'un soir, Jeanne Gilbert est venue chez elle lui demander une pigeon, non pas un pigeon, mais une pigeonne, « pour remplacer la sienne qui était décédée », ajoute M. le président Cormier, un peu solennel. Mme Giraudon est persuadée que Jeanne Gilbert voulait se procurer une pigeonne pour expérimenter les effets du fromage.

Pourtant Mme Giraudon nous explique qu'avant Jeanne Gilbert, ses soupçons étaient dirigés sur une certaine dame Martin, une voisine parfaitement innocente du reste, mais qui, un jour, se serait écriée :

« On me jette des sorts, je saurai bien me venger ! »

Mme Martin, se trouvant diffamée, fit un procès à Mme Giraudon qui fut condamnée à 25 francs d'amende. Puis c'est un défilé de paysannes courbées, ridées, en coiffes de tulle blanc, qui, dans d'interminables dépositions, viennent rapporter tous les bruits qui, à la ville et à la campagne, couraient sur Jeanne Gilbert, à la suite du décès de ses parents. Mais, de ces longues dépositions, rien de net ne se détache; il reste un fait, pourtant, brutal, indéniable, indiscuta-

ble : les parents de Jeanne Gilbert sont morts empoisonnés, Jeanne Gilbert a acheté de l'arsenic et, quelques instants avant leur mort, les parents de Jeanne Gilbert avaient reçu des aliments envoyés par elle. Voici l'accusation dans son implacable raccourci. Coïncidence, hasard peut-être, en tous cas, bien singulier; et pour expliquer ce hasard, Jeanne Gilbert est forcée de dire : « On trouve de l'arsenic dans tous les corps ».

Mais, si l'on admet la thèse de l'accusation, il reste un point mystérieux : le mobile. Un témoin parlait de la manie de l'empoisonnement; il y eut, jadis, une empoisonneuse célèbre, Héléne Jegado, qui avait empoisonné une trentaine de personnes; mais elle était folle. Les aliénistes ont déclaré Jeanne Gilbert responsable. Et alors, le point d'interrogation se place : on tue par amour ou par intérêt. Vouloir habiter la ville et quitter la ferme de la Chatelette, est-ce là une raison suffisante? Et pendant que les gendarmes emmènent l'accusée enveloppée dans ses vêtements de deuil, Gilbert, son mari, l'air très ému, la regarde partir. Au dehors, la foule, surexcitée par les longues heures d'attente, pousse des cris de haine sur le passage de la voiture cellulaire qui emporte Jeanne Gilbert et son secret.

Georges Claretie.

LA

## Grève des linotypistes

Les linotypistes ont déclaré la grève hier soir, à huit heures et demie.

Dans la journée, M. Sergent, délégué des ouvriers, s'était rencontré avec les imprimeurs et directeurs de journaux, au siège social de la Chambre syndicale des directeurs de journaux.

Au cours de cette entrevue, les directeurs firent connaître au délégué ouvrier les décisions qu'ils avaient prises et qui sont les suivantes :

1° La Chambre syndicale des directeurs et imprimeurs de journaux quotidiens discutera avec la Chambre syndicale typographique parisienne tous les différends pouvant survenir entre les adhérents des deux Chambres syndicales;

2° La Chambre syndicale des directeurs et imprimeurs de journaux quotidiens renonce au droit de renvoi immédiat des ouvriers typographes employés à la composition des journaux quotidiens, sans un préavis d'au moins quatre jours, à la condition que les ouvriers se soumettent à ce même préavis;

3° La situation économique actuelle de l'industrie des journaux et imprimeurs de journaux ne permet pas d'accepter les conditions du nouveau tarif proposé par la Chambre syndicale typographique parisienne.

Après avoir pris connaissance de ces décisions, M. Sergent déclara n'être pas satisfait.

A huit heures et demie du soir, la grève éclata.

Presque partout les choses se passèrent, si l'on peut dire, protocolairement.

C'est ainsi qu'à l'imprimerie Dangon, où s'impriment le *Rappel*, la *Lanterne*, l'*Evénement* et un certain nombre de journaux hebdomadaires, les équipes ont quitté le travail à l'heure dite.

Les grévistes ont été immédiatement remplacés par trente autres linotypistes et par quinze typographes.

A l'imprimerie Terrier, où s'impriment les *Nouvelles*, l'*Action* et la *Libre Parole*, le directeur accepta les conditions de ses employés, en se réservant toutefois le droit de revenir sur sa décision au cas où les directeurs des journaux ne voudraient pas payer le supplément de salaire.

A l'imprimerie Kugelmann, où s'imprime le *Siècle*, les linotypistes ont tous quitté le travail à huit heures et demie. Ils ont été remplacés sans incident.

Chez Paul Dupont, les linotypistes ont été remplacés sans incident. L'*Action française* a conservé les deux tiers de son personnel.

Chez Alcan-Lévy, tous les ouvriers ont abandonné les linotypes à l'heure dite. Ils ont été remplacés sans incident.

A l'imprimerie Aubineau (la *Veine*, l'*Echo des Courses*, les *Couriers*), les ouvriers ont quitté le travail, mais ont été remplacés.

Au *Gaillots*, la même équipe a travaillé au complet, le journal ayant promis une gratification à tous les ouvriers qui resteraient fidèles. Pas une défection ne

s'est produite. On attendra ainsi le résultat des pourparlers engagés.

Au *Journal*, les dix-sept ouvriers qui étaient restés fidèles, lors des premières discussions d'il y a quatre jours, n'ont pas quitté leurs machines.

Au *Matin*, les trois quarts des ouvriers ont accepté les conditions antérieures.

A l'imprimerie Simart, rue du Croissant, où s'impriment le *Radical*, l'*Echo de Paris*, etc., on a travaillé sous conditions.

L'*Humanité* et la *Petite République* ont accepté sans discussion les conditions de leurs ouvriers.

Au *Petit Parisien*, les linotypistes ont quitté le journal vers six heures. Cinq de l'ancienne équipe sont restés. De nouvelles équipes ont remplacé aussitôt les manquants et le journal a paru normalement.

Dès midi, au *Petit Journal*, les linotypistes dissidents avaient été remplacés par une équipe nouvelle.

A l'*Auto* et à *Comédia*, rue du Faubourg-Montmartre, quelques grévistes avant d'abandonner le travail avaient versé de l'huile dans les claviers. De nouvelles équipes ont réparé promptement ces actes de sabotage, et à onze heures, le travail se continuait sans incidents. A *Comédia*, la moitié de l'impression du journal a été faite à la main.

Aux *Sports*, M. Letellier a congédié à minuit les linotypistes syndiqués et les a remplacés séance tenante par des non-syndiqués.

Pendant toute la soirée, rue du Croissant, rue Montmartre, un important service d'ordre avait été organisé. Agents et gardes municipaux maintenaient la garde aux abords de toutes les imprimeries. Tout s'est passé sans le moindre incident.

J. de P.

## Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour la famille Moutier : de M. de la Roche, 40 fr.; de M. Collinet, 2 fr.; de M. François P., 40 fr.; d'Anonymous, 2 fr.; R. G., 40 fr. Total, 84 francs.

Avec les souscriptions précédentes, 395 fr. Ainsi que nous l'avons déjà annoncé cette souscription est close. Les misères, malheureusement, sont assez nombreuses pour qu'il soit nécessaire de réserver un peu de ses dons.

Justement on nous en signale une des plus intéressantes :

M. Boyer, peintre, 36, rue de la Montagne-Sainte-Genève, a été frappé de paralysie, à quarante-cinq ans et ne peut plus rien faire. Il a six enfants dont l'aînée, une fillette de quatorze ans gagne un franc par jour.

C'est une navrante détresse, nous disent la supérieure et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de la paroisse Saint-Etienne-du-Mont qui font ce travail. Elles ne peuvent pas empêcher cette pauvre famille de mourir de faim, mais qui, elles aussi, sont obligées de compter avec toutes les misères à secourir dans ce pauvre quartier.

Une petite somme rendrait l'espérance à ces désespérés de la vie.

LE DRAME DE L'IMPASSE RONSHIN

Mme Steinhilber ne se serait-elle pas ligotée elle-même? Nous avons, dans les premiers temps de l'enquête, émis — timidement — cette hypothèse.

Elle paraît aujourd'hui admissible au juge d'instruction. En effet, il a reçu hier la visite de M. Bordes, commissaire de police, qui lui a rapporté le cas d'un enfant de treize ans qui, pour dissimuler un larcin, s'était si solidement attaché et bâillonné lui-même, que, sans l'arrivée des voisins, il aurait péri étouffé. M. André a demandé immédiatement le dossier de cette affaire.

Comme documentation à l'appui de cette version, M. le docteur Balthazar a établi l'indiscutable identité de la fille qui liait Mme Steinhilber sur son lit, avec celle d'une petite pelote trouvée dans un placard où elle était cachée.

En ce qui concerne l'alpenstock que Mme Steinhilber affirme n'avoir jamais vu dans la maison, M. Brun, un peintre qui a travaillé avec M. Steinhilber au diorama des Alpes pour l'Exposition de 1900, se rappelle très bien que, dans ce diorama, de nombreux personnages étaient représentés munis de bâtons montés. Il y en avait à l'atelier comme modèles. Il devait y en avoir au moins un impasse Ronshin.

VOLEUR DE RÉTICULES

M. Daltroff, commissaire de police du quartier de la Madeleine, recherche un individu qui a réussi hier à prendre la fuite après avoir arraché, rue Pasquier et rue La Voisier, à une heure d'intervalle, les réticules de deux passantes, Mme Waker, demeurant rue Rodière, et Mme Durfin, demeurant 96, boulevard Haussmann.

Jean de Paris.

## TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

La neige

Narbonne. — Depuis plus de dix ans on n'avait pas vu à Narbonne une chute de neige pareille à celle d'aujourd'hui. Elle a été si abondante que la couche recouvrant le sol atteignait, ce matin, vingt-cinq centimètres et rendait impossible la circulation des voitures.

Béziers. — La neige tombe depuis hier à gros flocons, sans une éclaircie. Une couche de plus de vingt-cinq centimètres recouvre le sol. La circulation des tramways est totalement interrompue.

Les fils téléphoniques et télégraphiques aériens se sont rompus en plusieurs endroits sous le poids de la neige, et les dégâts, de ce fait, sont importants.

Agde. — Un premier train est arrivé ce matin sur la ligne de Lodève à Nias, après quarante-huit heures de retard. Sur la ligne de Neussargues la plupart des trains restent supprimés et la Compagnie du Midi annonce que ceux qu'elle pourra mettre en route arriveront avec de grands retards à cause de l'abondance de la neige.

Les communications télégraphiques sont toujours coupées avec Béziers et le temps ne permet pas une réparation rapide des lignes.

Accident de route

Rennes. — M. Guillemot, directeur du Bazar parisiens de Rennes, revenant de la chasse, en automobile, avec M. Angot, notaire, et le docteur Lemoine, quand, par suite de l'éclatement d'un pneu, la voiture versa dans un fossé, brisant littéralement M. Guillemot, dont la mort fut immédiate. Les autres voyageurs furent projetés au loin, mais ils n'ont que des contusions sans gravité.

Le Havre sans lumière

Le Havre. — Le feu s'est déclaré ce soir à l'usine électrique dans le tableau de distribution. Le tableau a été totalement détruit; la ville est privée de lumière électrique.

Liquidateur révoqué

Caen. — M. Souron, agent d'affaires à Caen, qui administrerait comme liquidateur les biens des congrégations religieuses, vient d'être relevé de ses fonctions dans des circonstances particulières.

Au cours d'un procès venu devant le Tribunal de Pont-l'Évêque, le procureur de la République a requis la révocation de M. Souron, séance tenante et le Tribunal a fait droit à sa requête par un jugement dont voici le principal attendu :

« Attendu que M. Souron ne présente plus les garanties nécessaires pour remplir le mandat que le Tribunal lui a confié, qu'il y a lieu de pourvoir à son remplacement comme liquidateur de congrégations, etc. »

Quelles sont les garanties que M. Souron ne remplit plus ?

Argus.

## AVIS DIVERS

DANIEZ vos vœux éteints, en les embrassant R. de cils et de sourcils rendus nus et bruns à l'aide de la *Sève soyeuse* de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

SIROP à l'Acide phénique du Doct. DÉCLAT, contre Grippe, Toux, Rhumes, Influenza, etc.

VIENT DE PARAÎTRE le premier numéro, très intéressant, d'*AKADEMOS*, la revue littéraire et neuve par excellence, ouverte à toutes les opinions émises avec talent.

(Voir aux annonces.)

## LES THÉÂTRES

**Théâtre municipal de la Gaité :** Première représentation de *Hernani*, opéra en 5 actes, d'après le drame de Victor Hugo. Adaptation de M. Gustave Rivet musique de Henri Hirschmann.

La plupart des grands drames finissent par tenter les compositeurs et les livrets extraits des chefs-d'œuvre dramatiques sont des plus nombreux. Seulement il y a un péril évident pour le musicien qui, illustrant d'une trame mélodique l'œuvre grandiose en tant que drame, est forcé au moins de l'égaliser.

Rien, d'autre part, n'est plus attrayant que d'exprimer musicalement les grandes passions de ces héros dramatiques qui deviennent presque des entités psychologiques, des types concrètement tout un monde de passions et de sentiments humains.

*Hernani* a maintes fois séduit les compositeurs. M. Hirschmann s'y attaque à son tour. Il eut le bonheur d'avoir un livret, où M. Gustave Rivet ne fit que

des coupures, des abréviations des plus adroites, conservant pieusement les grandes lignes et les détails mêmes du chef-d'œuvre de Victor Hugo. M. Hirschmann, en écrivant son opéra, semblait n'avoir voulu créer qu'un opéra. Ceci paraît presque paradoxal au moment où l'orientation musicale nouvelle, brisant les formules anciennes, cherche des modes inédits dans le drame lyrique.

Emprunt d'un sentiment profond, M. Hirschmann n'a pas hésité à laisser déborder son inspiration et, sans aucun souci des tendances à la mode, il a fait un opéra avec des morceaux, des duos, des airs, des finales poignantes. La vigueur, le mouvement, la tendresse trouvent leur place dans l'œuvre de ce jeune compositeur de talent, qui a traduit avec divinité et chaleur le caractère violent d'Hernani, l'amour de Dona Sol, dessinant avec justesse le sombre caractère de Ruy Gomez. La scène devant le tombeau de Charles-Emmanuel, le grand monologue de l'Empereur, l'entrée des chœurs est des plus vivantes et d'un brio éclatant. Au dernier acte le duo et l'appariement tragique du masque noir sont pleins d'une passion vénéneuse et forte.

Joué dans les décors de la Comédie-Française, *Hernani* trouve au théâtre de la Gaité une mise en scène somptueuse. L'orchestre fut très brillamment conduit par M. Amalou. Il faut également louer l'excellence des masses chorales.

C'est à Mlle Yvonne Dubel qu'incomba la lourde tâche d'incarner le personnage de Dona Sol. Très belle, d'une attitude de statue, Mlle Dubel chanta son rôle admirablement. Sa voix si unie, si pure, exprima avec une finesse très grande la tendresse, la passion de l'héroïne. M. Boulogne fut un Hernani plein de feu;

A LA GAITE — *Hernani*



M. Boulogne dans *Hernani*.

son jeu dramatique compléta excellentement ses belles qualités vocales. M. Affre fut un don Carlos imposant et son monologue lui valut d'unanimes applaudissements. M. Paty donna un grand relief à la figure tragique de Ruy Gomez et fut magnifique dans son air devant les tableaux.

Intérim.

**Théâtre Royal de Dresde : L'Elektra** de Strauss.

(De notre envoyé spécial.)

Dresde, 25 janvier.

La première représentation de *L'Elektra* de Richard Strauss, sur le poème de M. Hugo de Hoffmannsthal, vient de finir. L'œuvre saisissante, dans son cloaque rapide, appelée trop de discussions esthétiques et à une signification trop considérable pour qu'il soit possible de la résumer ce soir : c'est comme à Bayreuth, pour un nouveau Wagner, disent les fanatiques.

Dresde est transformée en une ville cosmopolite. La salle superbe contenait des auditeurs venus des quatre coins du monde.

Prince et princesse Jean-Georges de Saxe née Bourbon-Siciles, prince Metternich, Thurn

et Taxis, princesse Edmond de Polignac, baron Speidel, baron Puttitz de Stuttgart, von Schirach, le ministre d'Etat Otto, le ministre de la Cour von Mestich, M. von Chelius, aide de camp de l'Empereur; le président de la Chambre; les barons Kroning, Schuwaloff, Schroeter, von Trotha, comte de Moltke, lady Lewis, M. Roesch, président de la Société des compositeurs, baronne Weber, petite-fille de l'auteur du *Freyshütz*; Mme Siemens-Holmoltz, fille et femme du célèbre physicien; comte Walnwitz, sir et lady Edgar Speyer, lady Colebrook, Mme de Benardaky, Louis Decazes; sir Claude Phillips, conservateur du musée Wallace; comtesse von Schlippenbach, Reynold Hahn, Paul Goldschmidt, Gustave Lyon, Coleridge Kennard, Mme Brooks, Mme von Mendelssohn, Edward Hermann, Mme Chadbourn, Willy Lewin à qui la partition a été dédiée.

L'enthousiasme qui accueillit *Elektra* rappelle celui de *Salomé*, il y a trois ans. Quelle que soit l'opinion professée envers l'esthétique de Strauss, on est contraint de s'incliner devant la maîtrise extraordinaire de l'orchestre, la couleur, la vivacité de l'action. L'on est dominé, subjugué très souvent par une pure virtuosité et souvent aussi par l'expression superbe de certaines scènes qui, par leur valeur musicale et la qualité du sentiment musical, dépassent en intensité extérieure *Salomé*. Succès oblige.

L'auteur a dû venir saluer quinze fois; le kapellmeister von Schuch a conduit avec une souplesse et une fermeté inébranlables la partition vertigineuse de difficultés. Klytemnestra fut chantée d'une manière saisissante par la grande artiste qu'est Mme Schumann-Heink; Elektra, dont le rôle exige des moyens extraordinaires, a trouvé en Mme Krull une interprète absolument admirable par son état vocal, la composition de son jeu et son énergie farouche. Le fameux baryton Perron figure Oreste d'une façon magnifique; M. Sembach fait un Egisthe peureux, tremblant, très curieux de silhouette et de mouvement; Mlle Siems a prêté à Chrysothemis sa grâce et sa voix magnifique.

Les décors, l'éclairage, la poésie évocatrice de la scène honorent M. Rieck. Cette soirée s'ajoute à celles qu'on doit au comte Seebach, intendant du Théâtre royal, dont le goût est si sûr, averti et audacieux.

Robert Brussel.

**Théâtre de la Monnaie : Monna Vanna** (PAR TÉLÉPHONE)

Bruxelles, 25 janvier, minuit.

Comme à Paris, la première de *Monna Vanna* a été donnée ce soir au théâtre de la Monnaie, sous forme de spectacle de gala, au profit des victimes du cataclysme de la Sicile et de la Calabre. La présence du roi Léopold, que l'on voit si rarement au théâtre, ajoutait à cette grande solennité artistique et philanthropique un attrait d'où est résultée une des plus brillantes chambres que la Monnaie eût jamais réunies. Citons :

Grande loge royale : Le roi des Belges et sa suite brillamment chamarrée.

Avant-scène : S. A. R. la Comtesse de Flandre, les dames de la maison et M. le vicomte de Benham de Houthem; duc et duchesse de Vendôme.

Premières loges : M. le comte d'Oultremont, grand maréchal de la Cour; le prince et la princesse Edouard de Ligne, M. Schollaert, président du Conseil et tous les membres du cabinet belge; le ministre d'Italie et la comtesse Bonin Longare, M. Beau, ministre de France; le ministre d'Allemagne et la comtesse de Benham de Houthem; le ministre d'Autriche, le comte Clary, ministre d'Autriche-Hongrie; toute la légation des Etats-Unis, les ministres des Pays-Bas, de Roumanie, de Portugal, de Perse et de Cuba; les deux barons Goffinet, les consuls généraux d'Italie et d'Autriche; M. de Mot, bourgmestre de Bruxelles, et tous les échevins.

Fauteuils de balcon : Le major Fleury, MM. Léon Grosjean, Hamois, M. et Mme de Hallet, M. Jules De Broux et Mme De Broux, M. Lechat-Wittouck, M. et Mme Gaston Hoard, Roland, président de la Chambre de commerce française.

Fauteuils d'orchestre : Le baron de Waha, le baron Chazal, le général Jungbluth, le procureur du Roi Nagels, le sénateur et Mme Sam Wiener, M. et Mme Schleisinger, Léon et Jacques Cassel, le général Goch, le sénateur d'Angleterre, le major Liebrecht, M. René Steens, M. G. de Kaveloy, M. et Mme Jamar, Mme et Mlle Guitté, M. et Mme Henri Samuel, Mme de Gerlache de Gemery, etc.

Baignoires : Les sénateurs Ernest Solvay et Bore, M. Graux, ministre d'Etat; M. Ma-

Le temple était magnifique avec ses marbres sculptés, ses boiseries de prix et ses joyaux qui brillaient dans un demi-jour religieux.

A la porte s'arrêtaient les attelages aristocratiques; femmes et filles descendaient avec un frou-frou de jupons de soie. Leurs robes, leurs gants et leurs chapeaux étaient irréprochables, comme leur linge parfumé; chacune avait à la main un joli livre de prières. Derrière elles venaient les hommes résignés, portant tous des redingotes neuves et des chapeaux à reflets.

Les hommes du monde sont toujours rasés de frais, gantés de frais et tirés à quatre épingles, mais ils le sont plus que jamais à ce moment-là : le rayonnement du dimanche est sur eux. Qu'ils sont à plaindre les mécréants, les infidèles, les païens dont les yeux ne sont pas ouverts à la divine lumière et qui ne connaissent pas ce délicieux sentiment du dimanche : cette joie de sortir du bain, d'être parfumé, propre et soigné après six jours passés dans les horreurs de la vie mondaine! Puis il y avait la parade sur l'Avenue, où défilait par vingtaines les diverses congrégations, — exposition de costumes à la dernière mode, que venait contempler la moitié de la ville!

Parmi l'élégante assistance de Sainte-Cécile, les doctrines sévères de la religion chrétienne ne paraissent jeter ni trouble ni alarme. Un observateur étranger se fût inquiété de l'effet que devaient produire là les menaces de damnation éternelle, les paroles célèbres sur les riches et les chas d'aiguille, ou sur les lis qui ne sifflent pas; mais la congrégation de Sainte-Cécile savait n'y voir que des hyperboles, semblable à ce marquis français qui pensait que le Tout-Puissant y regarderait à deux fois avant de damner un homme de sa qualité.

Upton Sinclair.

Adapté de l'anglais par ARMAND FOURNIER. (A suivre.)

Feuilleton du FIGARO du 26 Janvier

(23)

## MÉTROPOLIS

IX

— Suite —

— J'ajouterais, dit Mme Winnie, que vous auriez bien tort de vous gêner pour profiter des avantages de vos relations. Vous verrez bientôt qu'il n'y a pas de succès possibles pour vous si vous vous embarrassez de tels scrupules et si vous ne tirez pas parti de tout. Vos rivaux ne perdront pas de temps et tous les moyens leur seront bons.

— Jusqu'à présent tout le monde a été très aimable à mon égard. Mais il va sans dire que je me cuirasserai le cœur quand j'entrerai dans les affaires.

Mme Winnie semblait plongée dans ses méditations.

Les affaires sont terribles, soupirait-elle à la fin. Tant de travail! tant de tracas! Pourquoi les hommes n'envoient-ils pas promener tout cela?

— Qui payerait les factures?

— Oui, c'est notre absurde prodigalité qui est cause de tout. Que de fois il m'arrive de souhaiter d'être née pauvre!

— Vous vous en fatigueriez vite. Cette maison-ci vous manquerait.

— Oh! pas du tout, je vous assure. C'est vrai! Je ne tiens à rien de tout cela. J'aimerais vivre simplement, sans tant de soucis et de responsabilités. Vous verrez que quelque jour je m'y déciderai. Vous verrez! Je me procurerai une petite ferme, à la campagne, bien loin. J'aurai des poules, un potager, des fleurs,

Traduction et reproduction interdites.

et je vivrai enfin pour moi-même. Une vie modeste, simple... Ah! c'est mal, vous vous moquez de moi!

— Pas le moins du monde. Seulement, je me demande ce que les journalistes...

— Nous y voilà! On ne peut faire un beau rêve, tenter rien d'agréable par peur des journalistes!

Si c'eût été la première fois que Montag voyait Mme Winnie Duval, ses rêves de vie simple lui auraient fait une forte impression; il y aurait



This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some faint smudges and discoloration, characteristic of old paper. The left edge of the page is bound into a dark, possibly black, inner cover material. There is no text or other markings on the page.



